

CHAPITRE 4 : La captivité

Un événement traumatique unique peut se produire presque partout. Le traumatisme prolongé et répété, en revanche, ne survient que dans des circonstances de captivité. Lorsque la victime est libre de s'échapper, elle ne sera pas abusée une seconde fois ; le traumatisme répété ne se produit que lorsque la victime est prisonnière, incapable de fuir, et sous le contrôle du persécuteur. De telles conditions existent évidemment dans les prisons, les camps de concentration et les camps de travail forcé. Elles peuvent également exister dans les sectes religieuses, dans les bordels et autres institutions d'exploitation sexuelle organisée, ainsi que dans les familles.

La captivité politique est généralement reconnue, alors que la captivité domestique des femmes et des enfants reste souvent invisible. La maison d'un homme est son château ; on comprend rarement que ce même foyer puisse être une prison pour les femmes et les enfants. Dans la captivité domestique, les barrières physiques à l'évasion sont rares. Dans la plupart des maisons, même les plus oppressives, il n'y a ni barreaux aux fenêtres ni barbelés. Les femmes et les enfants ne sont pas ordinairement enchaînés, même si cela se produit plus souvent qu'on ne l'imagine. Les barrières à l'évasion sont généralement invisibles. Elles n'en sont pas moins extrêmement puissantes. Les enfants sont rendus captifs par leur condition de dépendance. Les femmes le sont par la subordination économique, sociale, psychologique et légale, ainsi que par la force physique.

La captivité, qui place la victime dans un contact prolongé avec le persécuteur, crée un type particulier de relation, une relation de contrôle coercitif. Cela est tout aussi vrai lorsque la victime est prise en captivité entièrement par la force, comme dans le cas des prisonniers et des otages, que lorsqu'elle l'est par une combinaison de force, d'intimidation et de séduction, comme dans le cas des membres de sectes religieuses, des femmes battues et des enfants abusés. L'impact psychologique de la subordination à un contrôle coercitif peut présenter de nombreux traits communs, que cette subordination se produise dans la sphère publique de la politique ou dans la sphère privée des relations sexuelles et domestiques.

Dans les situations de captivité, le persécuteur devient la personne la plus puissante dans la vie de la victime, et la psychologie de celle-ci est façonnée par les actions et les croyances du persécuteur. On sait peu de choses de l'esprit du persécuteur. Comme il est méprisant envers ceux qui cherchent à le comprendre, il ne se propose pas pour être étudié. Comme il ne perçoit pas qu'il y a quoi que ce soit d'anormal chez lui, il ne demande pas d'aide, sauf lorsqu'il a affaire à la justice. Sa caractéristique la plus constante, tant dans le témoignage des victimes que dans les observations des psychologues, est son apparente normalité. Les concepts ordinaires de psychopathologie échouent à le définir ou à le comprendre.

Cette idée est profondément troublante pour la plupart des gens. Il serait tellement plus rassurant que le persécuteur soit facilement reconnaissable, manifestement déviant ou perturbé. Mais il ne l'est pas. La juriste Hannah Arendt a créé un scandale lorsqu'elle a rapporté qu'Adolf Eichmann, un homme ayant commis des crimes incommensurables contre l'humanité, avait été certifié normal par une demi-douzaine de psychiatres : « Le problème avec Eichmann était précisément que tant d'hommes lui ressemblaient, et que ces nombreux hommes n'étaient ni pervers ni sadiques, mais qu'ils étaient, et sont encore, terriblement et effroyablement normaux. Du point de vue de nos institutions juridiques et de nos standards moraux de jugement, cette normalité était bien plus terrifiante que toutes les atrocités réunies. »

Autoritaire, secret, parfois grandiose et même paranoïaque, le persécuteur est néanmoins d'une sensibilité extrême aux réalités du pouvoir et aux normes sociales. Rarement se met-il en difficulté avec la loi ; au contraire, il recherche les situations où son comportement tyrannique sera toléré, excusé ou admiré. Son apparence lui offre un excellent camouflage, car peu de personnes croient que des crimes extraordinaires puissent être commis par des hommes d'une apparence si conventionnelle.

Le premier objectif du persécuteur semble être l'asservissement de sa victime, et il atteint ce but en exerçant un contrôle despotique sur chaque aspect de sa vie. Mais la simple soumission le satisfait rarement ; il semble éprouver un besoin psychologique de justifier ses crimes, et pour cela il lui faut l'affirmation de sa victime. Il exige donc sans relâche d'elle des marques de respect, de gratitude, voire d'amour. Son but ultime paraît être

la création d'une victime consentante. Les otages, les prisonniers politiques, les femmes battues et les esclaves ont tous remarqué la dépendance psychologique étrange du bourreau envers sa victime. George Orwell donne voix à l'esprit totalitaire dans son roman *1984* : « Nous ne nous contentons pas d'une obéissance négative, ni même de la soumission la plus abjecte. Lorsque tu te rends enfin à nous, ce doit être de ton plein gré. Nous ne détruisons pas l'hérétique parce qu'il nous résiste ; tant qu'il nous résiste, nous ne le détruisons jamais. Nous le convertissons, nous capturons son esprit intérieur, nous le remodelons. Nous brûlons tout mal et toute illusion en lui ; nous le faisons passer de notre côté, non en apparence, mais véritablement, corps et âme. »

Le désir de contrôle total sur une autre personne est le dénominateur commun de toutes les formes de tyrannie. Les gouvernements totalitaires exigent des confessions et des conversions politiques de leurs victimes. Les esclavagistes exigent la gratitude de leurs esclaves. Les sectes religieuses exigent des sacrifices ritualisés comme signe de soumission à la volonté divine du chef. Les auteurs de violences conjugales exigent que leurs victimes prouvent leur obéissance et leur loyauté totales en sacrifiant toutes leurs autres relations. Les délinquants sexuels exigent que leurs victimes trouvent un accomplissement sexuel dans la soumission. Le contrôle total sur une autre personne est la dynamique centrale de la pornographie. L'attrait érotique de cette fantaisie pour des millions d'hommes terriblement normaux nourrit une industrie immense dans laquelle les femmes et les enfants sont abusés, non pas en fantasme mais en réalité.

Domination psychologique

Les méthodes qui permettent à un être humain d'en asservir un autre sont remarquablement constantes. Les récits d'otages, de prisonniers politiques et de survivants de camps de concentration du monde entier présentent une similitude frappante. En s'appuyant sur le témoignage de prisonniers politiques issus de cultures très différentes, Amnesty International a publié en 1973 un « tableau de la coercition » décrivant ces méthodes en détail. Dans les systèmes politiques tyranniques, il est parfois possible de retracer la transmission directe de ces méthodes coercitives d'une police secrète ou d'un groupe terroriste à un autre.

Ces mêmes techniques sont utilisées pour asservir les femmes, dans la prostitution, la pornographie et le foyer. Dans les activités criminelles organisées, les proxénètes et les pornographes s'instruisent parfois mutuellement dans l'usage de ces méthodes coercitives. L'utilisation systématique de ces techniques pour briser les femmes et les amener à la prostitution est appelée « dressage ». Même dans les situations domestiques, où l'agresseur ne fait partie d'aucune organisation plus large et n'a reçu aucune formation formelle à ces techniques, il semble les réinventer sans cesse. La psychologue Lenore Walker, dans son étude sur les femmes battues, a observé que les techniques coercitives des agresseurs, « bien que propres à chaque individu, étaient néanmoins remarquablement similaires ».

Les méthodes d'établissement du contrôle sur une autre personne reposent sur l'infliction systématique et répétée de traumatismes psychologiques. Elles constituent des techniques organisées de désarmement et de déconnexion. Les méthodes de contrôle psychologique sont conçues pour instiller la terreur et l'impuissance, et pour détruire le sens que la victime a d'elle-même en relation aux autres.

Bien que la violence soit une méthode universelle de terreur, le persécuteur peut l'utiliser rarement, en dernier recours. Il n'est pas nécessaire de recourir souvent à la violence pour maintenir la victime dans un état constant de peur. La menace de mort ou de blessure grave est bien plus fréquente que le recours effectif à la violence. Les menaces envers autrui sont souvent aussi efficaces que les menaces directes contre la victime. Les femmes battues, par exemple, rapportent fréquemment que leur agresseur a menacé de tuer leurs enfants, leurs parents ou tout ami prêt à les héberger si elles tentaient de fuir.

La peur est également accrue par des explosions de violence incohérentes et imprévisibles, ainsi que par l'application capricieuse de règles dérisoires. L'effet ultime de ces techniques est de convaincre la victime que le persécuteur est omnipotent, que la résistance est vaine, et que sa vie dépend de sa capacité à gagner son indulgence par une obéissance absolue. Le but du persécuteur est d'inculquer à sa victime non seulement la peur de la mort mais aussi la gratitude d'être autorisée à vivre. Les survivants de captivité domestique ou politique décrivent souvent des situations où ils étaient convaincus qu'ils allaient être tués, pour être

finallement épargnés au dernier moment. Après plusieurs cycles de répit arraché à une mort certaine, la victime peut en venir à percevoir le persécuteur, paradoxalement, comme son sauveur.

En plus d'induire la peur, le persécuteur cherche à détruire le sens d'autonomie de la victime.

Cela se fait par la surveillance et le contrôle du corps et des fonctions corporelles de la victime. Le persécuteur supervise ce qu'elle mange, quand elle dort, quand elle va aux toilettes, ce qu'elle porte. Lorsque la victime est privée de nourriture, de sommeil ou d'exercice, ce contrôle entraîne un affaiblissement physique. Mais même quand ses besoins physiques de base sont satisfaits, cette atteinte à l'autonomie corporelle l'humilie et la démoralise. Irina Ratushinskaya, prisonnière politique, décrit les méthodes de ses geôliers :

« Toutes ces normes de comportement humain inculquées dès le berceau sont soumises à une destruction délibérée et systématique. Il est normal de vouloir être propre ? Contractez la gale et des mycoses, vivez dans la crasse, respirez l'odeur du seau d'aisances – vous regretterez vos fautes ! Les femmes sont enclines à la pudeur ? Raison de plus pour les déshabiller lors des fouilles. Une personne normale est rebutée par la vulgarité et le mensonge ? Vous en rencontrerez une telle quantité qu'il vous faudra mobiliser toutes vos ressources intérieures pour vous rappeler qu'il existe... une autre réalité. Seule une tension maximale de la volonté permet de conserver son ancienne, normale, échelle de valeurs. »

Dans les sectes religieuses, les membres peuvent être soumis à une régulation stricte de leur alimentation et de leurs vêtements, et subir des interrogatoires exhaustifs sur leurs écarts à ces règles. De la même manière, les prisonniers sexuels et domestiques décrivent fréquemment de longues périodes de privation de sommeil pendant des séances d'interrogatoire jaloux, ainsi qu'une supervision méticuleuse de leur apparence, de leur poids, de leur régime. Et presque toujours, pour les prisonnières femmes, qu'il s'agisse de la sphère politique ou domestique, le contrôle du corps inclut des menaces et des violences sexuelles. Une femme battue décrit ainsi le viol conjugal :

« C'était un mariage très brutal. Il était tellement patriarcal. Il se sentait propriétaire de moi et des enfants – j'étais sa propriété. Dans les trois premières semaines de notre mariage, il m'a dit de le considérer comme Dieu et sa parole comme un évangile. Si je ne voulais pas de sexe et que lui en voulait, mes désirs ne comptaient pas. Une fois... je ne voulais pas et nous nous sommes vraiment battus. Il était furieusement en colère que je le refuse. Je protestais et suppliais et il était en colère parce qu'il disait que j'étais sa femme et que je n'avais aucun droit de lui refuser. Nous étions au lit et il a réussi à m'imposer un rapport de force. Il est plus grand que moi et il m'a simplement maintenue et violée. »

Une fois que le persécuteur a réussi à établir un contrôle corporel quotidien sur la victime, il devient une source non seulement de peur et d'humiliation mais aussi de réconfort.

L'espoir d'un repas, d'un bain, d'un mot gentil ou de tout autre confort ordinaire peut devenir irrésistible pour une personne privée trop longtemps. Le persécuteur peut encore affaiblir la victime en lui proposant des drogues ou de l'alcool. L'octroi capricieux de petites indulgences mine la résistance psychologique de la victime bien plus efficacement qu'une privation et une peur constantes. Patricia Hearst, otage d'une cellule terroriste, décrit comment sa docilité était récompensée par de petites améliorations dans ses conditions d'emprisonnement :

« En étant d'accord avec eux, je fus sortie du placard de plus en plus souvent. Ils me permettaient de manger avec eux parfois et, à l'occasion, je restais assise, les yeux bandés, tard dans la nuit, tandis qu'ils tenaient l'une de leurs réunions de discussion ou groupes d'étude. Ils m'ont autorisée à enlever mon bandeau quand j'étais enfermée dans le placard pour la nuit et c'était une bénédiction. »

Les prisonniers politiques conscients des méthodes de contrôle coercitif consacrent une attention particulière au maintien de leur sens de l'autonomie. Une forme de résistance consiste à refuser de se plier aux exigences mesquines ou d'accepter les récompenses. La grève de la faim est l'expression ultime de cette résistance. Parce que le prisonnier choisit volontairement une privation plus grande que celle imposée par son geôlier, il affirme son intégrité et son autodétermination. Le psychologue Joel Dimsdale décrit une prisonnière des camps nazis qui jeûna le jour de Yom Kippour pour prouver que ses bourreaux ne l'avaient pas vaincue. Le prisonnier politique Natan Sharansky décrit l'effet psychologique de la résistance active :

« Dès que j'ai annoncé ma grève de la faim, je me suis débarrassé du sentiment de désespoir et d'impuissance, et de l'humiliation d'être forcé à tolérer la tyrannie du KGB... L'amertume et la détermination

rageuse qui s'étaient accumulées pendant les neuf derniers mois ont cédé la place à une sorte de soulagement étrange ; enfin je me défendais activement, moi et mon monde, contre eux. »

L'usage de récompenses intermittentes pour lier la victime au persécuteur atteint sa forme la plus élaborée dans les violences conjugales.

Comme aucune barrière physique n'empêche la fuite, la victime peut tenter de partir après une explosion de violence. Elle est souvent persuadée de revenir, non pas par de nouvelles menaces mais par des excuses, des déclarations d'amour, des promesses de changement et des appels à la loyauté et à la compassion. Pour un moment, l'équilibre des pouvoirs semble inversé, tandis que l'agresseur déploie tous les moyens pour regagner sa victime. L'intensité de son attention possessive demeure inchangée, mais sa qualité est radicalement transformée. Il insiste sur le fait que son comportement dominateur prouve simplement son besoin désespéré d'elle et son amour. Il peut lui-même le croire. De plus, il plaide que son destin est entre ses mains, et qu'elle a le pouvoir de mettre fin à la violence en lui offrant des preuves toujours plus grandes de son amour. Walker observe que la phase de « réconciliation » est une étape cruciale dans la destruction de la résistance psychologique de la femme battue. Une femme ayant fini par échapper à une relation violente décrit comment ces récompenses intermittentes l'attachaient à son agresseur :

« C'était vraiment cyclique en fait... et ce qui était étrange, c'est que pendant les bonnes périodes je pouvais à peine me souvenir des mauvais moments. C'était presque comme si je menais deux vies différentes. »

Cependant, d'autres méthodes sont généralement nécessaires pour parvenir à une domination complète.

Tant que la victime maintient un autre lien humain, le pouvoir du persécuteur reste limité. C'est pourquoi les persécuteurs cherchent universellement à isoler leurs victimes de toute autre source d'information, d'aide matérielle ou de soutien affectif. Les récits des prisonniers politiques regorgent de descriptions de tentatives de leurs geôliers pour les empêcher de communiquer avec l'extérieur et pour les convaincre que leurs plus proches alliés les avaient oubliés ou trahis. Et les témoignages de violences conjugales regorgent de récits de surveillances jalouses – filature, écoute clandestine, interception de lettres ou d'appels téléphoniques – qui confinent la femme battue à une solitude carcérale au sein de son foyer. S'ajoutant à des accusations incessantes d'infidélité, l'agresseur exige que sa victime prouve sa loyauté en abandonnant son travail, donc une source de revenu indépendante, ses amitiés et même ses liens familiaux.

La destruction des attaches exige non seulement l'isolement de la victime vis-à-vis des autres, mais aussi la destruction de ses images intérieures de connexion aux autres. Pour cette raison, le persécuteur s'emploie souvent à priver sa victime de tout objet à valeur symbolique. Une femme battue raconte comment son compagnon exigea un sacrifice rituel de ses souvenirs affectifs :

« Il ne m'a pas frappée, mais il s'est mis très en colère. Je pensais que c'était parce qu'il tenait à moi et qu'il était jaloux, mais je n'ai compris qu'après que cela n'avait rien à voir avec de l'attachement. C'était tout autre chose. Il m'a posé beaucoup de questions sur ceux que j'avais fréquentés avant lui et il m'a fait rapporter de la maison tout un dossier de lettres et de photos. Il se tenait au-dessus de moi alors que je me penchais sur une bouche d'égout dans la rue et je devais les jeter un par un – les déchirer et les mettre dedans. »

Au début de la relation, cette femme pouvait se convaincre qu'elle ne faisait qu'une petite concession symbolique. Les récits de femmes battues sont pleins de tels sacrifices, faits à contrecœur, qui détruisent lentement et imperceptiblement leurs liens aux autres. Beaucoup de femmes, rétrospectivement, se décrivent comme étant tombées dans un piège. La prostituée contrainte et actrice pornographique Linda Lovelace raconte comment elle fut progressivement piégée par un proxénète, qui commença par la persuader de couper ses liens avec ses parents :

« Je l'ai suivi. En disant ces mots, je réalise que j'ai trop suivi à cette époque... Personne ne me tordait le bras, pas encore. Tout était doux et graduel, un petit pas puis un autre... Cela a commencé par de si petites choses que je n'ai pas vu le schéma avant bien plus tard. »

Les prisonniers de conscience, qui possèdent une conscience très développée des stratégies de contrôle et de résistance, comprennent en général que l'isolement est le danger à éviter à tout prix, et qu'il n'existe pas de petite concession lorsqu'il s'agit de préserver leurs liens avec le monde extérieur. Aussi opiniâtrement que leurs geôliers cherchent à détruire leurs relations, ces prisonniers s'acharnent à maintenir une communication avec un monde extérieur à celui où ils sont confinés. Ils s'exercent délibérément

à évoquer mentalement les personnes qu'ils aiment, afin de préserver leur sentiment de lien. Ils se battent également pour conserver des signes matériels de fidélité. Ils peuvent risquer leur vie pour une alliance, une lettre, une photographie ou tout autre petit souvenir d'attachement. Ces risques, qui peuvent sembler héroïques ou insensés aux yeux des observateurs, sont entrepris pour des raisons profondément pragmatiques. Dans des conditions d'isolement prolongé, les prisonniers ont besoin d'« objets transitionnels » pour préserver leur sentiment de connexion avec autrui. Ils comprennent que perdre ces symboles d'attachement revient à se perdre eux-mêmes.

À mesure que la victime est isolée, elle devient de plus en plus dépendante du persécuteur, non seulement pour sa survie et ses besoins corporels élémentaires, mais aussi pour l'information et même pour le soutien affectif. Plus elle est effrayée, plus elle est tentée de s'accrocher à la seule relation qui lui est permise : la relation avec le persécuteur. En l'absence de tout autre lien humain, elle cherchera à trouver de l'humanité en son geôlier. Inévitablement, faute d'autre point de vue, la victime en vient à voir le monde à travers les yeux du persécuteur. Patricia Hearst décrit ainsi le moment où elle s'est trouvée, sans l'avoir vu venir, totalement retournée par ses ravisseurs :

« Avec le temps, bien que j'en sois à peine consciente, ils m'ont complètement retournée, ou presque. En tant que prisonnière de guerre, gardée les yeux bandés dans ce placard pendant deux longs mois, j'avais été bombardée sans cesse par l'interprétation que la SLA donnait de la vie, de la politique, de l'économie, des conditions sociales et des événements actuels. À ma sortie du placard, je pensais les amadouer en répétant leurs clichés et slogans sans y croire personnellement. Puis... une sorte de choc engourdi s'est installé. Pour préserver ma santé mentale et mon équilibre tout en fonctionnant au jour le jour dans ce nouvel environnement, j'avais appris à agir machinalement, comme un bon soldat, en faisant ce qu'on me disait et en suspendant mon incrédulité... Leur réalité était différente de tout ce que j'avais connu auparavant, et leur réalité était devenue, à ce moment-là, ma réalité. »

Les prisonniers de conscience connaissent bien le danger d'un engagement humain ordinaire avec leurs geôliers. De tous les prisonniers, ce sont ceux qui sont le mieux préparés à résister aux effets psychologiques corrosifs de la captivité. Ils ont choisi un chemin de vie en pleine connaissance de ses dangers, ils ont une définition claire de leurs principes, et ils ont une foi solide dans leurs alliés. Néanmoins, même ce groupe hautement conscient et motivé sait qu'il risque de développer une dépendance affective envers ses geôliers. Ils se protègent seulement en refusant catégoriquement d'entrer dans la moindre relation sociale, même superficielle, avec leurs adversaires. Sharansky décrit ainsi comment il se sentit attiré vers ses geôliers :

« Je commençais à prendre conscience de toutes les zones humaines que les hommes du KGB et moi avions en commun. Si cela était naturel, c'était aussi dangereux, car le sentiment croissant de notre humanité commune pouvait facilement devenir le premier pas de ma reddition. Si mes interrogateurs étaient mon seul lien avec le monde extérieur, je finirais par dépendre d'eux et à chercher des terrains d'entente. »

Alors que les prisonniers de conscience doivent mobiliser toutes leurs ressources pour éviter de développer une dépendance affective à leurs geôliers, les personnes dépourvues de ce degré exceptionnel de préparation, de conscience politique et de soutien moral développent généralement une certaine forme de dépendance. L'attachement entre l'otage et son ravisseur est la règle plutôt que l'exception. Une captivité prolongée, vécue dans la peur de la mort et l'isolement du monde extérieur, produit de façon fiable un lien d'identification entre le ravisseur et sa victime. On a vu des otages, après leur libération, défendre la cause de leurs ravisseurs, leur rendre visite en prison et collecter de l'argent pour leur défense.

Le lien affectif qui se développe entre une femme battue et son agresseur, bien que comparable à celui d'un otage et de son ravisseur, possède des aspects uniques liés à l'attachement particulier entre victime et persécuteur dans les violences domestiques. Un otage est pris par surprise. Elle ne connaît rien de son ravisseur, ou elle le considère comme un ennemi. Sous la contrainte, l'otage perd progressivement son système de croyances antérieur ; elle finit par éprouver de l'empathie pour le ravisseur et par voir le monde de son point de vue. Dans les violences conjugales, en revanche, la victime est prise au piège progressivement, par la séduction. Une situation analogue se retrouve dans la technique de recrutement dite du « love-bombing », pratiquée par certaines sectes religieuses.

La femme qui s'implique affectivement avec un homme violent interprète d'abord son attention possessive comme une preuve d'amour passionné. Elle peut, au début, se sentir flattée et réconfortée par l'intérêt intense qu'il porte à chaque aspect de sa vie. Quand il devient plus dominateur, elle peut minimiser ou excuser son comportement, non seulement par peur, mais aussi par attachement. Pour résister au développement d'une dépendance affective analogue à celle d'un otage, elle devra parvenir à une vision nouvelle et indépendante de sa situation, en contradiction active avec le système de croyances de son agresseur. Non seulement elle devra éviter de développer de l'empathie pour lui, mais elle devra aussi réprimer l'affection qu'elle ressent déjà. Elle devra le faire malgré les arguments persuasifs de son agresseur, qui soutiendra qu'un sacrifice de plus, une preuve d'amour supplémentaire, mettra fin à la violence et sauvera la relation. Comme la plupart des femmes tirent fierté et estime d'elles-mêmes de leur capacité à entretenir des relations, l'homme violent parvient souvent à piéger sa victime en s'appuyant sur ses valeurs les plus profondes. Il n'est donc pas surprenant que de nombreuses femmes battues soient persuadées de revenir après avoir tenté de fuir leur agresseur.

La reddition totale

La terreur, les récompenses intermittentes, l'isolement et la dépendance imposée peuvent suffire à créer une prisonnière soumise et docile. Mais l'étape finale du contrôle psychologique de la victime n'est pas accomplie tant qu'elle n'a pas été forcée de violer ses propres principes moraux et de trahir ses attaches humaines fondamentales. Psychologiquement, c'est la plus destructrice de toutes les techniques coercitives, car la victime qui y succombe en vient à se haïr elle-même. C'est à ce moment-là, lorsque la victime participe sous la contrainte au sacrifice d'autrui, qu'elle est véritablement « brisée ».

Dans les violences conjugales, la violation des principes implique souvent l'humiliation sexuelle. Beaucoup de femmes battues décrivent avoir été contraintes à des pratiques sexuelles qu'elles jugeaient immorales ou répugnantes ; d'autres racontent avoir été poussées à mentir, à couvrir les malhonnêtetés de leur compagnon ou même à participer à des activités illégales. La violation du lien relationnel implique souvent le sacrifice des enfants. Les hommes qui battent leurs épouses sont également susceptibles d'abuser de leurs enfants. Bien que de nombreuses femmes qui n'osent pas se défendre elles-mêmes défendent leurs enfants, d'autres sont si totalement terrorisées qu'elles n'interviennent pas, même lorsqu'elles voient leurs enfants maltraités. Certaines non seulement répriment leurs propres doutes et objections intérieures, mais incitent leurs enfants à la soumission ou les punissent lorsqu'ils protestent. Là encore, ce schéma de trahison peut commencer par de petites concessions en apparence, mais progresser jusqu'au point où même les abus physiques ou sexuels les plus révoltants sur les enfants sont supportés en silence. À ce stade, la démoralisation de la femme battue est complète.

Les survivants de l'emprisonnement politique et de la torture décrivent de la même manière le fait d'avoir été contraints d'assister impuissants à des atrocités commises contre des personnes qu'ils aimaient. Dans son récit de survie dans les camps d'extermination nazis d'Auschwitz-Birkenau, Elie Wiesel relate la dévotion et la loyauté qui l'ont soutenu, lui et son père, à travers des épreuves indicibles. Il décrit de nombreux moments où tous deux ont bravé le danger pour rester ensemble, ainsi que de nombreux instants de partage et de tendresse. Néanmoins, il reste hanté par l'image de quelques moments où il a failli à son père :

« [Le garde] a commencé à le frapper avec une barre de fer. Au début, mon père s'est recroquevillé sous les coups, puis il s'est brisé en deux, comme un arbre sec frappé par la foudre, et il s'est effondré. J'ai regardé toute la scène sans bouger. Je me suis tu. En réalité, je pensais à m'éloigner pour ne pas être frappé moi-même. Qui plus est, la colère que j'ai ressentie à ce moment-là n'était pas dirigée contre [le garde], mais contre mon père. J'étais en colère contre lui de ne pas avoir su éviter l'explosion d'Idek. Voilà ce que la vie dans un camp de concentration avait fait de moi. »

D'un point de vue réaliste, on pourrait dire qu'il aurait été vain pour le fils d'intervenir, et qu'en fait un soutien actif à son père aurait pu accroître le danger pour eux deux. Mais cet argument n'apporte que peu de réconfort à la victime qui se sent complètement humiliée par son impuissance. Même le sentiment d'indignation ne préserve plus sa dignité, car il a été plié à la volonté de ses ennemis et retourné contre la personne qu'il aime.

Le sentiment de honte et de défaite vient non seulement de son incapacité à intervenir, mais aussi de la prise de conscience que ses bourreaux ont usurpé sa vie intérieure.

Les prisonniers, même ceux qui ont résisté avec succès, comprennent que sous une contrainte extrême, n'importe qui peut être "brisé". Ils distinguent en général deux étapes dans ce processus. La première est atteinte lorsque la victime renonce à son autonomie intérieure, à sa vision du monde, à ses principes moraux ou à ses liens avec autrui pour survivre. Les émotions, la pensée, l'initiative et le jugement s'éteignent. Le psychiatre Henry Krystal, qui a travaillé avec les survivants de l'Holocauste, décrit cet état comme une « robotisation ». Les prisonniers qui ont traversé cet état psychologique se décrivent souvent comme réduits à une forme de vie non humaine. Voici le témoignage de Linda Lovelace à propos de son état de dégradation lorsqu'elle fut contrainte à la prostitution et à la pornographie :

« Au début, j'étais certaine que Dieu m'aiderait à m'échapper, mais avec le temps ma foi a vacillé. Je devenais de plus en plus effrayée, terrifiée par tout. L'idée même d'essayer de fuir me glaçait. J'avais été avilie de toutes les manières possibles, dépouillée de toute dignité, réduite à l'état d'animal puis de légume. Toute force que j'avais commençait à disparaître. La simple survie exigeait tout : arriver jusqu'au lendemain était une victoire. »

Et voici la description d'une expérience similaire de dégradation par Jacobo Timerman, éditeur et intellectuel, emprisonné et torturé pour dissidence politique :

« Bien que je ne puisse transmettre l'ampleur de cette douleur, je peux peut-être offrir quelques conseils à ceux qui souffriront de la torture à l'avenir... Durant l'année et demie passée en résidence surveillée, j'ai beaucoup réfléchi à mon attitude pendant les séances de torture et l'isolement. J'ai compris qu'instinctivement, j'avais développé une attitude de passivité absolue... Je sentais que je devenais un légume, rejetant toutes les émotions et sensations logiques — peur, haine, vengeance — car toute émotion ou sensation signifiait gaspiller une énergie inutile. »

En captivité, les victimes décrivent fréquemment une alternance entre des périodes de soumission et des moments de résistance plus active. La seconde étape, irréversible, de la « brisure » est atteinte lorsque la victime perd la volonté de vivre. Ce n'est pas la même chose que devenir suicidaire : les personnes captives vivent constamment avec le fantasme du suicide, et des tentatives occasionnelles ne sont pas incompatibles avec une détermination générale à survivre. Timerman, en fait, décrit le désir de suicide dans ces circonstances extrêmes comme un signe de résistance et de fierté. Le suicide, dit-il, « signifie introduire dans ta vie quotidienne quelque chose d'équivalent à la violence qui t'entoure... C'est comme vivre à égalité avec ses geôliers. » L'attitude suicidaire est active ; elle préserve un sentiment intérieur de contrôle. Comme dans le cas de la grève de la faim, le captif affirme sa défiance par sa volonté de mettre fin à sa vie.

Perdre la volonté de vivre, en revanche, représente l'étape finale du processus que Timerman décrit comme l'adoption d'une « attitude de passivité absolue ». Les survivants des camps d'extermination nazis décrivent cet état fatal uniforme, auquel on donna le nom de « musulman ». Les prisonniers ayant atteint ce stade de dégradation ne tentaient plus de trouver de la nourriture ni de se réchauffer, et ils ne faisaient aucun effort pour éviter les coups. Ils étaient considérés comme des morts vivants. Les survivants de situations extrêmes se souviennent souvent d'un tournant, où ils se sentaient tentés d'entrer dans cet état terminal mais faisaient un choix actif de se battre pour vivre. Patricia Hearst décrit ce moment dans sa captivité :

« Je savais que je devenais de plus en plus faible à cause de mon enfermement. Mais cette fois la sensation claire m'a envahie : j'étais en train de mourir. Je pouvais percevoir le seuil de non-retour et je sentais que j'étais au bord. Mon corps était épuisé, vidé de sa force : je n'aurais pas pu me lever même si j'avais été libre de partir... J'étais tellement fatiguée, tellement fatiguée ; tout ce que je voulais, c'était dormir. Et je savais que c'était dangereux, fatal, comme l'homme perdu dans la neige arctique qui, ayant posé sa tête pour une sieste délicieuse, ne se réveille jamais. Mon esprit, soudain, était vif et attentif à tout cela. Je pouvais voir ce qui m'arrivait, comme si j'étais en dehors de moi-même... Une bataille silencieuse s'est livrée là, dans le placard, et mon esprit a gagné. Délibérément et clairement, j'ai décidé que je ne mourrais pas, pas de mon propre gré. Je me battrais de toutes mes forces pour survivre. »

Le syndrome du trauma chronique

Les personnes soumises à un traumatisme prolongé et répété développent une forme insidieuse et progressive de trouble de stress post-traumatique qui envahit et érode la personnalité. Alors que la victime d'un traumatisme aigu unique peut avoir le sentiment, après l'événement, de « ne plus être elle-même », la victime d'un traumatisme chronique peut se sentir changée de façon irréversible, ou perdre le sentiment d'avoir un soi tout court.

La pire crainte de toute personne traumatisée est que le moment d'horreur se reproduise, et cette peur est réalisée chez les victimes de violences chroniques. Sans surprise, la répétition du traumatisme amplifie tous les symptômes d'hyperactivation du trouble de stress post-traumatique. Les personnes chroniquement traumatisées sont constamment hypervigilantes, anxieuses et agitées. La psychiatre Elaine Hilberman décrit l'état de peur constante vécu par les femmes battues :

« Des événements même vaguement liés à la violence — sirènes, tonnerre, une porte qui claque — suscitaient une peur intense. Il y avait une appréhension chronique d'une catastrophe imminente, de quelque chose de terrible toujours sur le point de se produire. Tout signe symbolique ou réel de danger potentiel entraînait une activité accrue, de l'agitation, des allées et venues, des cris et des pleurs. Les femmes restaient vigilantes, incapables de se détendre ou de dormir. Les cauchemars étaient universels, avec des thèmes non déguisés de violence et de danger. »

Les personnes chroniquement traumatisées n'ont plus aucun état de base de calme ou de confort physique. Avec le temps, elles perçoivent leur corps comme s'étant retourné contre elles. Elles commencent à se plaindre, non seulement d'insomnie et d'agitation, mais aussi de nombreux symptômes somatiques. Les céphalées de tension, les troubles gastro-intestinaux, ainsi que les douleurs abdominales, dorsales ou pelviennes sont extrêmement fréquents. Les survivants peuvent se plaindre de tremblements, de sensations d'étouffement ou de palpitations. Dans les études menées auprès des survivants de l'Holocauste nazi, les réactions psychosomatiques se sont révélées pratiquement universelles. Des observations similaires ont été rapportées chez les réfugiés des camps de concentration d'Asie du Sud-Est. Certains survivants conceptualisent les séquelles de leur captivité prolongée essentiellement en termes somatiques. D'autres s'habituent tellement à leur état qu'ils ne perçoivent plus le lien entre leurs symptômes corporels et le climat de terreur dans lequel ces symptômes ont pris forme.

Les symptômes intrusifs du trouble de stress post-traumatique persistent également chez les survivants de traumatismes prolongés et répétés. Mais contrairement aux symptômes intrusifs consécutifs à un traumatisme aigu unique, qui tendent à s'atténuer en quelques semaines ou mois, ces symptômes peuvent persister sans changement notable pendant de nombreuses années après la libération. Par exemple, des études menées auprès de soldats faits prisonniers durant la Seconde Guerre mondiale ou la guerre de Corée ont montré que 35 à 40 ans après leur libération, la majorité d'entre eux souffraient encore de cauchemars, de flashbacks persistants et de réactions extrêmes aux rappels de leur expérience de captivité. Leurs symptômes étaient plus graves que ceux des anciens combattants de la même époque qui n'avaient pas été faits prisonniers. De même, quarante ans après, les survivants des camps de concentration nazis rapportaient encore des symptômes intrusifs tenaces et sévères.

Mais les caractéristiques du trouble de stress post-traumatique qui deviennent les plus accentuées chez les personnes chroniquement traumatisées sont l'évitement et la constriction. Quand la victime en est réduite à l'objectif de la simple survie, la constriction psychologique devient une forme essentielle d'adaptation. Ce rétrécissement touche tous les aspects de la vie — les relations, les activités, les pensées, les souvenirs, les émotions et même les sensations. Et si cette constriction est adaptative en captivité, elle entraîne aussi une forme d'atrophie des capacités psychologiques qui ont été réprimées et un surdéveloppement d'une vie intérieure solitaire.

Les personnes en captivité deviennent des praticiens aguerris des arts de la conscience altérée. À travers la dissociation, la suppression volontaire de la pensée, la minimisation et parfois le déni pur et simple, elles apprennent à transformer une réalité insupportable. Le langage psychologique ordinaire ne possède pas de terme pour désigner ce réseau complexe de manœuvres mentales, à la fois conscientes et inconscientes. Peut-être le meilleur terme est-il celui de *double pensée* (doublethink), dans la définition d'Orwell :

« La double pensée signifie le pouvoir de maintenir simultanément dans son esprit deux croyances contradictoires et de les accepter toutes deux. La [personne] sait dans quelle direction ses souvenirs doivent

être modifiés ; elle sait donc qu'elle joue avec la réalité ; mais en exerçant la double pensée elle se convainc également que la réalité n'est pas violée. Le processus doit être conscient, sinon il ne serait pas mené avec une précision suffisante, mais il doit aussi être inconscient, sinon il entraînerait un sentiment de fausseté... Même en utilisant le mot double pensée, il est nécessaire d'exercer la double pensée. »

La capacité de maintenir simultanément des croyances contradictoires est une caractéristique des états de transe. La capacité de modifier la perception en est une autre. Les prisonniers s'instruisent fréquemment les uns les autres à l'induction de ces états par le chant, la prière et de simples techniques hypnotiques.

Ces méthodes sont consciemment utilisées pour résister à la faim, au froid et à la douleur. Alicia Partnoy, une femme « disparue » en Argentine, décrit sa première tentative infructueuse d'entrer dans un état de transe :

« C'est probablement la faim qui a déclenché ma curiosité pour le monde extrasensoriel. J'ai commencé par relâcher mes muscles. Je pensais que mon esprit, soulagé de son poids, voyagerait dans la direction que je voulais. Mais l'expérience a échoué. Je m'attendais à ce que ma psyché, élevée jusqu'au plafond, puisse observer mon corps allongé sur un matelas strié de rouge et de crasse. Cela ne s'est pas passé ainsi. Peut-être que les yeux de mon esprit avaient eux aussi un bandeau. »

Plus tard, après avoir appris des techniques de méditation auprès d'autres prisonniers, elle réussit à limiter sa perception physique de la douleur et ses réactions émotionnelles de terreur et d'humiliation en modifiant son sens de la réalité. Pour illustrer le degré de dissociation atteint, elle raconte son expérience à la troisième personne :

« Ôte tes vêtements. »

Elle resta en sous-vêtements, la tête haute. Elle attendit.

« Tous les vêtements, je t'ai dit. »

Elle retira le reste de ses vêtements. Elle eut le sentiment que les gardes n'existaient pas, qu'ils n'étaient que des vers répugnants qu'elle pouvait effacer de son esprit en pensant à des choses agréables.

Durant un enfermement et un isolement prolongés, certains prisonniers parviennent à développer des capacités de transe habituellement observées uniquement chez des personnes extrêmement hypnotisables, y compris la capacité de produire des hallucinations positives ou négatives et de dissocier des parties de la personnalité. Elaine Mohamed, prisonnière politique sud-africaine, décrit les altérations psychologiques de sa captivité :

« J'ai commencé à halluciner en prison, sans doute pour tenter de combattre la solitude. Je me souviens que quelqu'un m'a demandé, durant mon procès : "Elaine, qu'est-ce que tu fais ?" Je n'arrêtais pas de passer ma main derrière moi, et je lui ai répondu : "Je caresse ma queue." Je m'étais conceptualisée comme un écureuil. Beaucoup de mes hallucinations concernaient la peur. Les fenêtres de ma cellule étaient trop hautes pour que je puisse voir à travers, mais j'hallucinai qu'une chose entraînait dans ma cellule, un loup par exemple...

Et j'ai commencé à me parler à moi-même. Mon deuxième prénom est Rose, et je l'ai toujours détesté. Parfois, c'était Rose qui parlait à Elaine, et parfois c'était Elaine qui parlait à Rose. Je sentais que la partie Elaine de moi était la plus forte, tandis que Rose était la personne que je méprisais. C'était la faible, celle qui pleurait, qui s'énervait, qui ne supportait pas la détention et qui allait craquer. Elaine, elle, pouvait supporter. »

En plus de l'usage des états de transe, les prisonniers développent la capacité de restreindre et de supprimer volontairement leurs pensées. Cette pratique s'applique surtout à toute pensée tournée vers l'avenir. Penser à l'avenir suscite un désir et un espoir si intenses que les prisonniers le trouvent insupportable ; ils apprennent vite que ces émotions les rendent vulnérables à la déception, et que la déception les rendra désespérés. Ils réduisent donc consciemment leur champ d'attention, se concentrant sur des buts extrêmement limités. L'avenir se réduit alors à une question d'heures ou de jours.

Les altérations du rapport au temps commencent par l'effacement de l'avenir, mais progressent ensuite jusqu'à l'effacement du passé. Les prisonniers qui résistent activement cultivent consciemment leurs souvenirs de la vie d'avant afin de lutter contre leur isolement. Mais à mesure que la coercition devient plus extrême et que la résistance s'effondre, les prisonniers perdent le sentiment de continuité avec leur passé. Le passé, comme l'avenir, devient trop douloureux à supporter, car la mémoire, tout comme l'espoir, réactive le manque

de tout ce qui a été perdu. Ainsi, les prisonniers finissent par être réduits à vivre dans un présent sans fin. Primo Levi, survivant des camps de la mort nazis, décrit cet état intemporel :

« En août 1944, nous qui étions entrés au camp cinq mois plus tôt étions désormais comptés parmi les anciens... Notre sagesse résidait dans le fait de “ne pas chercher à comprendre”, de ne pas imaginer l’avenir, de ne pas nous tourmenter sur la façon et le moment où tout cela finirait ; de ne poser de questions ni aux autres ni à nous-mêmes... Pour les vivants, les unités de temps ont toujours une valeur. Pour nous, l’histoire s’était arrêtée. »

La rupture de continuité entre le présent et le passé persiste fréquemment même après la libération du prisonnier. Celui-ci peut donner l’apparence d’un retour au temps ordinaire, tout en restant psychologiquement lié à l’intemporalité de la prison. Dans une tentative de réintégrer la vie ordinaire, les anciens prisonniers peuvent consciemment supprimer ou éviter les souvenirs de leur captivité, mobilisant tous les pouvoirs de contrôle de la pensée qu’ils ont acquis. En conséquence, le traumatisme chronique de la captivité ne peut pas être intégré dans le récit de vie en cours de la personne. Les études sur les prisonniers de guerre, par exemple, rapportent avec étonnement que ces hommes n’avaient jamais parlé de leurs expériences à qui que ce soit. Ceux qui s’étaient mariés après leur libération n’avaient souvent même pas dit à leurs épouses ou à leurs enfants qu’ils avaient été prisonniers. De même, les études sur les survivants des camps de concentration soulignent régulièrement leur refus de parler du passé. Mais plus la période de captivité est déniée, plus ce fragment déconnecté du passé reste pleinement vivant, avec les caractéristiques immédiates et présentes de la mémoire traumatique.

Ainsi, même des années après leur libération, l’ancien prisonnier continue de pratiquer la double pensée et d’exister simultanément dans deux réalités, deux temps. L’expérience du présent est souvent trouble et émuée, tandis que les souvenirs intrusifs du passé sont intenses et clairs. Une étude sur les survivants des camps de concentration a trouvé cette « double conscience en action » chez une femme libérée plus de vingt ans auparavant. En observant des soldats israéliens passer devant sa fenêtre, elle déclara qu’elle savait qu’ils portaient combattre au front. Mais simultanément, elle « savait » qu’ils étaient conduits à la mort par un commandant nazi. Bien qu’elle n’ait pas perdu le contact avec la réalité du présent, la réalité contraignante était celle du passé.

Avec l’altération du rapport au temps vient une constriction de l’initiative et de la planification. Les prisonniers qui n’ont pas été complètement « brisés » ne renoncent pas à la capacité d’interagir activement avec leur environnement. Au contraire, ils abordent souvent les petites tâches quotidiennes de survie avec une ingéniosité et une détermination extraordinaires. Mais le champ de l’initiative se rétrécit de plus en plus dans les limites imposées par le persécuteur. Le prisonnier ne pense plus à comment s’échapper, mais à comment rester en vie ou rendre la captivité plus supportable. Un détenu de camp de concentration manigance pour obtenir une paire de chaussures, une cuillère ou une couverture ; un groupe de prisonniers politiques conspire pour cultiver quelques légumes ; une prostituée s’arrange pour cacher un peu d’argent à son proxénète ; une femme battue apprend à ses enfants à se cacher quand une attaque est imminente.

Ce rétrécissement du champ de l’initiative devient habituel avec la captivité prolongée, et il doit être désappris après la libération. Un dissident politique, Mauricio Rosencof, décrit les difficultés de retour à une vie de liberté après de nombreuses années d’emprisonnement :

« Une fois sortis, nous nous sommes retrouvés soudain confrontés à tous ces problèmes... Des problèmes ridicules — les poignées de porte, par exemple. Je n’avais plus le réflexe de tendre la main vers une poignée. Je n’en avais pas eu besoin — je n’en avais pas eu le droit — pendant plus de treize ans. J’arrivais devant une porte fermée et je me retrouvais momentanément bloqué — je ne savais plus quoi faire ensuite. Ou comment allumer la lumière dans une pièce sombre. Comment travailler, payer des factures, faire des courses, rendre visite à des amis, répondre à des questions. Ma fille me dit de faire ceci ou cela, et un problème je peux gérer, deux je peux gérer, mais quand la troisième demande arrive je peux entendre sa voix mais ma tête est perdue dans les nuages. »

Cette constriction des capacités d’engagement actif avec le monde, qui apparaît déjà après un traumatisme unique, devient la plus marquée chez les personnes chroniquement traumatisées, souvent décrites comme passives ou impuissantes. Certains théoriciens ont à tort appliqué le concept d’« impuissance apprise » à la situation des femmes battues et d’autres personnes chroniquement traumatisées. De tels concepts tendent à

présenter la victime comme simplement vaincue ou apathique, alors qu'en réalité une lutte intérieure bien plus vivante et complexe est généralement à l'œuvre. Dans la plupart des cas, la victime n'a pas abandonné. Mais elle a appris que chaque action serait surveillée, que la plupart seraient contrecarrées, et qu'elle paierait cher ses échecs. Dans la mesure où le persécuteur a réussi à imposer sa demande de soumission totale, elle percevra tout exercice de sa propre initiative comme une insubordination. Avant d'entreprendre une action, elle scrutera l'environnement en anticipant des représailles.

La captivité prolongée mine ou détruit le sentiment ordinaire d'un espace relativement sûr d'initiative, où il existe une certaine tolérance pour l'essai et l'erreur. Pour la personne chroniquement traumatisée, chaque action a des conséquences potentiellement graves. Il n'y a pas de place pour l'erreur. Rosencof décrit son attente constante de punition :

« Je suis dans un état de crainte perpétuelle. Je m'arrête constamment pour laisser passer derrière moi quiconque se trouve là : mon corps s'attend sans cesse à un coup. »

Le sentiment que le persécuteur est toujours présent, même après la libération, marque une altération majeure du monde relationnel de la victime. La relation imposée durant la captivité, qui monopolise nécessairement l'attention de la victime, devient une partie de sa vie intérieure et continue à absorber son attention après sa libération. Chez les prisonniers politiques, cette relation persistante peut prendre la forme d'une préoccupation obsédante pour la carrière criminelle de leurs bourreaux ou de préoccupations plus abstraites quant aux forces du mal incontrôlées dans le monde. Les anciens prisonniers continuent souvent de suivre leurs geôliers et de les craindre. Chez les prisonniers sexuels, domestiques ou issus de sectes religieuses, cette relation persistante peut prendre une forme plus ambivalente : la victime peut continuer à craindre son ancien persécuteur et s'attendre à ce qu'il la traque, mais elle peut aussi se sentir vide, confuse et sans valeur sans lui.

Chez les prisonniers politiques qui n'ont pas été totalement isolés, la relation maligne avec le persécuteur peut être atténuée par les attaches avec d'autres personnes partageant le même sort. Ceux qui ont eu la chance de se lier aux autres connaissent la générosité, le courage et la loyauté que les gens peuvent déployer dans l'extrême adversité. La capacité de former des attachements solides n'est pas détruite, même dans les conditions les plus diaboliques : des amitiés entre prisonniers ont prospéré jusque dans les camps de la mort nazis. Une étude sur les relations de prisonniers dans ces camps a constaté que l'écrasante majorité des survivants faisait partie d'un « binôme stable », une relation de camaraderie loyale faite de partage et de protection mutuels, conduisant à la conclusion que le binôme, plutôt que l'individu, constituait « l'unité de base de survie ».

Chez les prisonniers isolés, cependant, lorsqu'il n'y a pas d'opportunité de créer des liens avec des pairs, le lien peut se former entre la victime et le persécuteur, et cette relation peut en venir à être ressentie comme « l'unité de base de survie ». C'est ce « lien traumatique » qui se produit chez les otages, lesquels en viennent à considérer leurs ravisseurs comme leurs sauveurs et à craindre et haïr leurs libérateurs. Martin Symonds, psychanalyste et policier, décrit ce processus comme une régression forcée vers un « infantilisme psychologique » qui « oblige les victimes à s'accrocher à la personne même qui met leur vie en danger ». Il observe régulièrement ce processus chez les policiers kidnappés et retenus en otage dans l'exercice de leurs fonctions.

Le même lien traumatique peut se produire entre une femme battue et son agresseur. L'expérience répétée de la terreur et du répit, surtout dans le contexte isolé d'une relation amoureuse, peut entraîner un sentiment de dépendance intense, presque révérencieuse, envers une autorité toute-puissante, quasi divine. La victime peut vivre dans la terreur de sa colère, mais elle peut aussi le considérer comme la source de sa force, de ses repères et de sa vie elle-même. La relation peut prendre une qualité extraordinaire de singularité. Certaines femmes battues parlent d'entrer dans une sorte de monde exclusif, presque délirant, embrassant le système de croyances grandioses de leurs compagnons et supprimant volontairement leurs propres doutes comme preuve de loyauté et de soumission. Des expériences similaires sont régulièrement rapportées par des personnes enrôlées dans des sectes religieuses totalitaires.

Même après que la victime s'est échappée, il n'est pas possible de reconstituer simplement des relations telles qu'elles existaient avant la captivité. Toutes les relations sont désormais vues à travers le

prisme de l'extrême. De la même manière qu'il n'existe plus d'espace pour une initiative ou un risque modérés, il n'existe plus d'espace pour une relation modérée. Aucune relation ordinaire n'offre le même degré d'intensité que le lien pathologique avec l'agresseur.

À chaque rencontre, la confiance de base est en question. Pour l'ancien prisonnier, il n'y a qu'une seule histoire : celle de l'atrocité. Et il n'existe qu'un nombre limité de rôles : on peut être persécuteur, témoin passif, allié ou sauveur. Chaque relation nouvelle ou ancienne est abordée avec la question implicite : « De quel côté es-tu ? » Le plus grand mépris de la victime est souvent réservé, non au persécuteur, mais au spectateur passif. Nous entendons encore la voix de la prostituée contrainte Lovelace, rejetant ceux qui n'ont pas su intervenir :

« La plupart des gens ne savent pas à quel point je les juge durement, car je ne dis rien. Tout ce que je fais, c'est les rayer de la liste. À jamais. Ces hommes ont eu l'occasion de m'aider et ils n'ont pas répondu. »

La même amertume et le même sentiment d'abandon sont exprimés par le prisonnier politique Timerman :

« L'Holocauste sera compris non pas tant par le nombre de victimes que par l'ampleur du silence. Et ce qui m'obsède le plus, c'est la répétition du silence. »

La captivité prolongée perturbe toutes les relations humaines et amplifie la dialectique du traumatisme. Le survivant oscille entre attachement intense et retrait terrorisé. Elle aborde chaque relation comme si des questions de vie ou de mort étaient en jeu. Elle peut s'accrocher désespérément à une personne qu'elle perçoit comme un sauveur, fuir soudain une personne qu'elle soupçonne d'être un persécuteur ou un complice, montrer une loyauté et une dévotion extrêmes à une personne perçue comme un allié, et accabler de colère et de mépris une personne qui lui paraît être un spectateur complaisant. Les rôles qu'elle attribue aux autres peuvent changer brusquement, à la suite de petites déceptions, car aucune représentation interne de l'autre n'est désormais stable. Là encore, il n'y a pas de place pour l'erreur. Avec le temps, comme la plupart des gens échouent aux tests exigeants de fiabilité du survivant, elle tend à se retirer des relations. L'isolement du survivant persiste ainsi même après sa libération.

La captivité prolongée entraîne aussi de profondes altérations de l'identité de la victime. Toutes les structures psychologiques du soi — l'image du corps, les images intériorisées des autres, ainsi que les valeurs et idéaux qui donnent à une personne un sens de cohérence et de finalité — ont été envahies et systématiquement détruites. Dans de nombreux systèmes totalitaires, ce processus de déshumanisation va jusqu'à retirer à la victime son nom. Timerman se décrit comme un « prisonnier sans nom ». Dans les camps de concentration, le nom du captif est remplacé par une désignation non humaine, un numéro. Dans les sectes politiques ou religieuses et dans l'exploitation sexuelle organisée, la victime reçoit souvent un nouveau nom pour signifier l'anéantissement total de son identité antérieure et sa soumission au nouvel ordre. Ainsi Patricia Hearst fut rebaptisée Tania, la révolutionnaire ; Linda Boreman devint Linda Lovelace, la prostituée.

Même après la libération, la victime ne peut assumer son ancienne identité. Quelle que soit la nouvelle identité qu'elle se construit en liberté, elle doit inclure la mémoire de son moi asservi. Son image corporelle doit inclure un corps qui peut être contrôlé et violé. Son image de soi en relation aux autres doit inclure une personne qui peut perdre et être perdue pour les autres. Et ses idéaux moraux doivent coexister avec la connaissance de la capacité du mal, à la fois chez les autres et en elle-même. Si, sous la contrainte, elle a trahi ses propres principes ou sacrifié d'autres personnes, elle doit désormais vivre avec l'image d'elle-même comme complice du persécuteur, une personne « brisée ». Le résultat, pour la plupart des victimes, est une identité contaminée. Elles peuvent être obsédées par la honte, la haine de soi et un sentiment d'échec.

Dans les cas les plus sévères, la victime conserve l'identité déshumanisée d'un captif réduit au niveau de la survie élémentaire : robot, animal ou légume. Le psychiatre William Niederland, dans ses études sur les survivants de l'Holocauste nazi, a observé que les altérations de l'identité personnelle étaient une caractéristique constante du « syndrome du survivant ». Si la majorité de ses patients déclaraient : « Je suis maintenant une personne différente », les plus gravement atteints disaient simplement : « Je ne suis pas une personne. »

Ces profondes altérations du soi et des relations conduisent inévitablement à remettre en question les fondements mêmes de la foi. Il existe des personnes ayant un système de croyances solide et sécurisé qui peuvent endurer les épreuves de l'emprisonnement et en ressortir avec leur foi intacte ou renforcée. Mais ce

sont des cas exceptionnels. La majorité des gens font l'expérience de l'amertume d'avoir été abandonnés par Dieu. Le survivant de l'Holocauste Wiesel exprime cette amertume :

« Jamais je n'oublierai ces flammes qui consumèrent ma foi à jamais.

Jamais je n'oublierai ce silence nocturne qui me priva, pour l'éternité, du désir de vivre.

Jamais je n'oublierai ces moments qui assassinèrent mon Dieu et mon âme, et réduisirent mes rêves en poussière.

Jamais je n'oublierai ces choses, même si j'étais condamné à vivre aussi longtemps que Dieu lui-même. Jamais. »

Ces pertes psychologiques écrasantes peuvent conduire à un état de dépression tenace. La dépression prolongée est la constatation la plus fréquente dans presque toutes les études cliniques sur les personnes chroniquement traumatisées. Chaque aspect de l'expérience du traumatisme prolongé contribue à aggraver les symptômes dépressifs. L'hyperactivation chronique et les symptômes intrusifs du trouble de stress post-traumatique fusionnent avec les symptômes végétatifs de la dépression, produisant ce que Nederland appelle la « triade du survivant » : insomnie, cauchemars et plaintes psychosomatiques. Les symptômes dissociatifs du trouble se confondent avec les difficultés de concentration de la dépression. La paralysie de l'initiative due au traumatisme chronique se combine avec l'apathie et l'impuissance de la dépression. La rupture des attaches relationnelles du traumatisme chronique renforce l'isolement de la dépression. L'image de soi dégradée par le traumatisme chronique alimente les ruminations coupables de la dépression. Et la perte de foi induite par le traumatisme chronique se mêle au désespoir dépressif.

La colère intense de la personne emprisonnée vient également alourdir le fardeau dépressif. Pendant la captivité, la victime ne peut exprimer sa rage humiliée contre le persécuteur, car cela mettrait en danger sa survie. Même après sa libération, l'ancien prisonnier peut continuer à craindre des représailles et mettre du temps à exprimer sa colère contre son bourreau. De plus, il reste accablé par une rage inexprimée contre tous ceux qui sont restés indifférents à son sort et n'ont pas su l'aider. Des accès de rage occasionnels peuvent encore aliéner le survivant des autres et empêcher la restauration des relations. Dans un effort pour contrôler sa colère, le survivant peut se retirer encore davantage, perpétuant ainsi son isolement.

Enfin, le survivant peut diriger sa rage et sa haine contre lui-même. La suicidabilité, qui servait parfois de forme de résistance durant l'emprisonnement, peut persister longtemps après la libération, alors qu'elle n'a plus aucune fonction adaptative. Les études sur les anciens prisonniers de guerre documentent régulièrement une mortalité accrue due aux homicides, aux suicides et aux accidents suspects. Les études sur les femmes battues signalent également une suicidabilité tenace. Dans un groupe de cent femmes battues, 42 % avaient fait une tentative de suicide.

Ainsi, les anciens prisonniers emportent avec eux la haine de leurs bourreaux même après leur libération, et parfois ils continuent d'exécuter les desseins destructeurs de leurs persécuteurs de leurs propres mains. Bien longtemps après leur libération, les personnes soumises au contrôle coercitif portent les cicatrices psychologiques de la captivité. Elles souffrent non seulement d'un syndrome post-traumatique classique, mais aussi de profondes altérations dans leurs relations avec Dieu, avec les autres et avec elles-mêmes. Pour reprendre les mots du survivant de l'Holocauste Primo Levi :

« Nous avons appris que notre personnalité est fragile, qu'elle est bien plus en danger que notre vie ; et les anciens sages, au lieu de nous avertir "souviens-toi que tu dois mourir", auraient bien mieux fait de nous rappeler ce plus grand danger qui nous menace. Si, de l'intérieur du Lager, un message avait pu s'échapper vers les hommes libres, ce serait celui-ci : prenez garde de ne pas subir, dans vos propres foyers, ce qui nous est infligé ici. »